

LE PRINTEMPS ÉVANGÉLIQUE

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION DU
XVIÈME SIÈCLE

D'APRÈS L'ŒUVRE DE J. H. MERLE D'AUBIGNÉ

TOME II – UN ARBUSTE VIGoureux

J'appelle accessoire, l'état des affaires de cette vie caduque et transitoire.
J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la
providence de Dieu (*Théodore de Bèze*)

ISBN 978-2-36957-049-3

© 2014, Kevin Rousseau

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Sauf indications contraires, les textes cités sont tirés de la Bible Martin.

Publié par les Éditions l'Oasis, année 2014.

Ce livre a été publié sous la division auto publication '**Publiez votre livre !**' des Éditions l'Oasis. Les Éditions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales. Les opinions exprimées dans cet ouvrage n'engagent que leurs auteurs.

Dépôt légal: 2eme trimestre 2014.

Couverture faite par Damien Baslé: www.damienbasle.com

Imprimé en France



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France

Tél. (33) (0) 468 32 93 55 * fax (33) (0) 468 91 38 63

Email : editionsoasis@wanadoo.fr

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com.

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Éditions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

PRÉFACE DE KÉVIN ROUSSEAU

Jean Henri Merle d'Aubigné est issu d'une famille huguenote française.

C'est comme descendant et héritier spirituel des apôtres de la Réforme qu'il a pris la plume pour raconter l'histoire de ce puissant réveil religieux. Ses écrits respirent l'amour tendre et respectueux qu'il porte à cette œuvre, elle possède toute sa sympathie. Il l'aime comme l'œuvre de son Sauveur et de son Dieu.

Cette foi du 16^{ème} siècle dont il retrace le réveil, les luttes, les défaites et les victoires faisait également vivre son âme; ces hommes dont il parvient à retrouver et à dépeindre les âmes sont os de ses os, chair de sa chair; ces Eglises dont il raconte la naissance et les premiers pas dans la vie sont sa famille spirituelle.

Car M. Merle d'Aubigné porta son regard au-delà de l'Eglise extérieure avec ses institutions, ses formes, ses doctrines, ses actions humaines. Il sut discerner sous cette stérile enveloppe le fruit délicieux qu'elle renfermait; et par un coup de pinceau magistral, il sut rendre au mouvement de la Réforme son caractère évangélique.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous montre l'Agneau déliant les sceaux du livre qui renferme les destinées du monde. M. Merle d'Aubigné, en écrivant l'histoire, semblait voir dans les évènements qu'il retraçait autant de sceaux se rompant sous la main du Roi des rois.

M. Merle d'Aubigné composa ses volumes avec la conviction que rien, après la Parole de Dieu, n'attache autant à la foi évangélique que l'histoire de la religion de Jésus Christ, de ce Roi qui a dit : *« Les paroles que je vous dis sont esprit et vie »*.

Mais M. Merle d'Aubigné ne raconte pas l'histoire d'un mouvement qui appartient seulement au passé. Ce christianisme régénérateur, qui renouvela dans leur état moral et spirituel les individus et les peuples du XVI^{ème} siècle, tient aussi en ses mains les destinées futures du monde.

C'est pourquoi M. Merle d'Aubigné voulait susciter l'intérêt pour l'histoire de ce qui doit faire de si grandes choses dans l'avenir. Il maintenait que l'étude de l'histoire du christianisme est la plus importante de toutes les études historiques, tout particulièrement en vue de son époque, le XIX^{ème} siècle, mais aussi certainement en vue de notre XXI^{ème} siècle.

L'œuvre commencée au temps des apôtres, renouvelée au temps des réformateurs, reprise au temps de Merle d'Aubigné, doit se poursuivre de nos jours avec persévérance. Cette œuvre consiste à établir, dans l'Eglise et sur la terre, le trône de Jésus Christ; - le trône du Roi des rois ; de Celui qui communique à ses sujets le principe de la vie, qui établit Son royaume ici-bas, le conserve, le développe, et qui dirigeant toutes les choses humaines, fait encore la conquête progressive du monde, en attendant qu'Il exerce en personne Son divin empire dans le royaume de sa gloire.

Telle est l'œuvre que M. Merle d'Aubigné voulut mettre en évidence dans sa modeste chronique.

SUR L'ÉDITION PROPOSÉE

Merle d'Aubigné voulait dédier son œuvre « *aux églises protestantes de France* »¹ - « *cette France, à laquelle l'auteur se sent si intimement uni par le lien des pères* »².

C'est pourquoi, nous sommes heureux, de proposer au public chrétien français du 21^{ème} siècle une nouvelle édition de son œuvre.

Nous avons renommé la collection : « *le printemps évangélique* » ; car nous croyons que ce titre traduit bien la vision que M. Merle d'Aubigné avait de la Réforme du XVI^{ème} siècle, ainsi que la manière imagée dont il aimait la décrire :

« Mais le printemps pouvait venir, où la vérité cachée lèverait la tête, et jetterait loin d'elle les fils qui la recouvraient. Ayant pris dans sa tombe apparente de nouvelles forces, on la verrait, aux jours de sa résurrection, remporter la victoire sur Rome et sur ses erreurs. Ce printemps arriva. »
(voir p. 91 du Tome premier – le premier bourgeon)

Dans le même esprit, nous avons renommé chacun des volumes. Le présent volume, qui est le deuxième, a été intitulé « *un arbuste vigoureux* ».

Nous avons repris le texte de l'édition de 1860 revue par l'auteur.

Nous avons aussi jugé utile de structurer le texte avec un nouveau système de titres et nous avons inséré quelques annexes.

¹ *Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin* (Tome VIII, Préface, Paris 1874)

² *Histoire de la Réformation du seizième siècle* (Tome III, Avant-propos, Paris 1860)

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE DE KEVIN ROUSSEAU	3
SUR L'ÉDITION PROPOSÉE	5
LIVRE I	13
LUTHER ACCEPTE DE GARDER LE SILENCE	14
LA MISSION DE KARL VON MILTITZ (1490 - 1529)	14
LE DÉCÈS DE L'EMPEREUR BOUSCULE LES PLANS DE MILTITZ	16
MILTITZ DEMANDE UNE RÉTRACTATION À LUTHER	17
LUTHER S'ENGAGE PLUTÔT À GARDER LE SILENCE	20
MILTITZ ÉCHOUE À S'EMPARER DE LUTHER	23
LES ÉCRITS DE LUTHER SE RÉPANDENT EN EUROPE	25
ECK PROVOQUE LUTHER	28
ECK EST JALOUX DE LUTHER	28
ECK DÉFIE LUTHER PAR SES THÈSES PROVOCATRICES	29
UN DÉBAT SUR UN SUJET SENSIBLE	32
LUTHER ET ECK VONT DÉBATTRE	35
ECK ET LUTHER ARRIVENT À LEIPZIG	35
ON FIXE LES CONDITIONS DU DÉBAT	37
ECK CONTRE CARLSTADT	40
LA CÉRÉMONIE D'OUVERTURE	40
UN TÉMOIN DÉCRIT LES PROTAGONISTES	41
ECK ET CARLSTADT DÉBATTENT SUR LE LIBRE ARBITRE	42
DANS LA VILLE, ECK EST HONORÉ ET LUTHER MÉPRISÉ	47
C'EST LE TOUR DE LUTHER	50
ECK SOUTIEN LA PRIMAUTÉ DU PAPE	50
LUTHER ANNONCE LE VÉRITABLE ROC DE L'ÉGLISE	52
ECK ACCUSE LUTHER D'HÉRÉSIE BOHÉMIENNE	54
LUTHER ÉLÈVE L'ÉCRITURE, SEULE AUTORITÉ DE DROIT DIVIN	56
LE DÉBAT MENACE L'ÉDIFICE DE LA PAPAUTÉ	57

LE DÉBAT FORTIFIE LUTHER	60
ECK PRÉTEND ÊTRE VAINQUEUR DU DÉBAT	60
LE DÉBAT PROPAGE L'ÉVANGILE CHEZ LES AUDITEURS	61
LUTHER COMPREND MIEUX L'ÉGLISE ET CONDAMNE LA PAPAUTÉ	63
PLUS D'HOSTILITÉ CONTRE LUTHER	66
MÉLANCHTHON ET L'INTERPRÉTATION DES ÉCRITURES	66
LE DÉBAT MULTIPLIE LES ENNEMIS DE LUTHER	67
LUTHER RENVERSE LES DOGMES ROMAINS	70
LUTHER EXPOSE LA JUSTIFICATION PAR LA FOI ET LES BONNES ŒUVRES QUI EN DÉCOULENT	70
LUTHER ATTAQUE LE FONDEMENT DE LA MESSE ROMAINE	71
ECK VA CHERCHER DU RENFORT À ROME	73
 LIVRE II	 75
CHARLES-QUINT EST ÉLU EMPEREUR	76
LES PRÉTENDANTS AU TRÔNE	76
FRÉDÉRIC DE SAXE REFUSE LA COURONNE IMPÉRIALE	78
LUTHER EST DÉCIDÉ À RÉSISTER À ROME	81
LE DANGER RANIME LE COURAGE DE LUTHER	81
CERTAINS PROPOSENT DE DÉFENDRE LUTHER	84
LUTHER ENSEIGNE QUE LA FOI PRODUIT LES BONNES ŒUVRES	86
APPEL DE LUTHER À LA NOBLESSE ALLEMANDE	89
LUTHER VA DÉNONCER LA PAPAUTÉ AUPRÈS DE LA NATION	89
LA TRIPLE MURAILLE DE ROME	90
LA DOMINATION ILLÉGITIME DU PAPE	92
RÉFORME NÉCESSAIRE DU PAPE ET DU CLERGÉ	93
LE PAPE USURPE LES PRIVILÈGES IMPÉRIAUX	95
L'ALLEMAGNE EST ÉMUE PAR LA VOIX DE LUTHER	97
ROME FULMINE SES ANATHÈMES CONTRE LUTHER	99
ROME EST REVEILLÉE PAR LES CRIS DE ECK	99
LA CONDAMNATION DE LUTHER EST DÉCIDÉE	101
LA FOUDRE ROMAINE SE PRÉPARE	104
MÉLANCHTHON SE MARIE	106

CATHERINE KRAPP, ÉPOUSE DE MÉLANCHTHON	106
LE FOYER DOMESTIQUE DE MÉLANCHTHON	107
TROUBLES À WITTEMBERG	109
LA CAPTIVITÉ BABYLONIENNE	111
LUTHER PORTE UN NOUVEAU COUP À L'ÉDIFICE ROMAIN	111
LA NÉCESSITÉ DE LA FOI, MASSUE DE LUTHER CONTRE LES SUPERSTITIONS ROMAINES	113
UN DERNIER APPEL AU PAPE	115
MILTITZ TENTE DE RÉCONCILIER LUTHER ET LE PAPE	115
LUTHER RÉDIGE UNE LETTRE SOLENNELLE AU PAPE	118
LE CHRÉTIEN EST LIBRE PAR LA FOI ET SOUMIS PAR LA CHARITÉ	121
LA BULLE DU PAPE ARRIVE EN ALLEMAGNE	123
ECK REVIENT AVEC LA BULLE PONTIFICALE	123
LA BULLE CAUSE DES SOUCIS À ECK	124
LES EFFETS DE LA BULLE	128
LA BULLE JETTE LE TROUBLE DANS LA FAMILLE PIRCKHEIMER	128
LUTHER REPOND PAR « CONTRE LA BULLE DE L'ANTECHRIST »	130
LES ÉCRITS DE LUTHER SONT BRÛLÉS	132
LUTHER FAIT BRÛLER LA BULLE	134
LUTHER EN APPELLE DU PAPE À UN CONCILE GÉNÉRAL	134
LUTHER JETTE PUBLIQUEMENT LA BULLE DU PAPE AU FEU	135
LUTHER EST EN GUERRE OUVERTE CONTRE LA PAPAUTÉ	138
LUTHER MAINTIENT SA POSITION MALGRÉ LES REPROCHES	140
FRÉDÉRIC DÉFEND LUTHER CONTRE ROME	144
JÉRÔME ALÉANDRE, NOUVEL ADVERSAIRE DE LA RÉFORME	144
L'ÉLECTEUR FRÉDÉRIC APPROCHÉ PAR ALÉANDRE	146
FERMETÉ DE FRÉDÉRIC EN FAVEUR DE LUTHER	148
FRÉDÉRIC DEMANDE L'AVIS D'ÉRASME	149
LA POLITIQUE DE L'EMPEREUR	152
L'ALLEMAGNE RÉPOND À LA VOIX DE LUTHER	154
LUTTE DANS LE CONFESSIONNAL	154
LE PEUPLE ALLEMAND GAGNÉ À LA RÉFORMATION	156
LA RÉFORMATION EN MARCHÉ	160

LIVRE III

163

LUTHER COMPARAÎTRA-T-IL À WORMS ?	164
LA RÉFORMATION, SUJET PRINCIPAL DE LA DIÈTE	164
LUTHER EST CONVOQUÉ PAR L'EMPEREUR	166
ROME CONDAMNE LUTHER DANS UNE NOUVELLE BULLE	168
ROME VEUT EMPÊCHER LUTHER DE COMPARAÎTRE	172
LE CHANCELIER DE L'ÉLECTEUR APPROCHÉ PAR LE CONFESSEUR DE L'EMPEREUR	172
ALÉANDRE INCITE L'EMPEREUR À SÉVIR CONTRE LUTHER	176
ALÉANDRE TENTE DE CONVAINCRE LA DIÈTE	180
LA COMPARUTION DE LUTHER EST INÉVITABLE	185
LES PRINCES SE PLAIGNENT DE ROME ET RÉCLAMENT UNE RÉFORMATION.	185
LA DIÈTE EST AGITÉE PAR LE SEUL NOM DE LUTHER	188
LA CONVOCATION DE L'EMPEREUR ET LES MALÉDICTIONS DU PAPE	192
L'EMPEREUR ENVOIE À LUTHER UNE CONVOCATION ACCOMPAGNÉE D'UN SAUF-CONDUIT	192
LES PAROLES DE MALÉDICTION DU PAPE COMMENTÉES PAR LUTHER	194
LA CONVOCATION IMPÉRIALE PARVIENT À WITTEMBERG	199
BUGENHAGEN, NOUVEL AMI DE LUTHER	199
LUTHER DÉCIDÉ À SE RENDRE À WORMS	201
LE VOYAGE DE LUTHER VERS WORMS	204
LUTHER SE MET EN ROUTE POUR WORMS	204
LUTHER PRÊCHE À ERFURT	205
LUTHER MARCHE RÉSOLUMENT VERS WORMS	208
LUTHER DÉJOUE LE PIÈGE D'EBERNBOURG	210
LUTHER DEVANT LES PRINCES DE L'EMPIRE	213
LUTHER ENTRE DANS WORMS	213
LUTHER DEVANT L'EMPEREUR ET LES PRINCES DE L'EMPIRE RÉUNIS	216
LUTHER DEMANDE UN DÉLAI POUR RÉPONDRE À LA QUESTION	218
LUTHER CRIE À DIEU	221
LUTHER DONNE SA RÉPONSE EN EXPOSANT SES MOTIVATIONS	224
LUTHER REFUSE TOUTE RÉTRACTATION SANS PREUVES BIBLIQUES	228

LES PRINCES SONT IMPRESSIONNÉS	231
LUTHER GAGNE LA FAVEUR DE PLUSIEURS PRINCES	231
LES PRINCES REFUSENT QU'ON VIOLE LE SAUF-CONDUIT DE LUTHER	233
PREMIÈRE RENCONTRE ENTRE LUTHER ET PHILIPPE DE HESSE	236
LUTHER DEMEURE INFLÉXIBLE	239
PLUSIEURS TENTENT DE RAISONNER LUTHER	239
LUTHER NE CÈDE PAS	242
LUTHER REPART DE WORMS	245
LUTHER EST RETIRÉ DE LA SCÈNE	248
LUTHER RACONTE CE QU'IL A VÉCU	248
LUTHER EST CONDAMNÉ PAR L'ÉDIT IMPÉRIAL	250
LUTHER EST ENLEVÉ AU CHÂTEAU DE LA WARTBOURG	253
LIVRE IV	257
UNE AUTRE RÉFORMATION	258
UNE RÉFORMATION ADAPTÉE À LA SUISSE	258
LES ORIGINES DE ULRIC ZWINGLE	260
ZWINGLE SE DÉVELOPPE	264
ZWINGLE ÉTUDIE À BÂLE ET À BERNE	264
LES FAUSSES APPARITIONS DU COUVENT DES DOMINICAINS DE BERNE	265
ZWINGLE EST CONSACRÉ PRÊTRE DE GLARIS	268
ZWINGLI, LE FUTUR THÉSÉE DE LA SUISSE	271
LES DÉGÂTS DU SERVICE ÉTRANGER EN SUISSE	271
ZWINGLE S'ATTACHE AUX SAINTES ÉCRITURES	272
ZWINGLE APRÈS LA DÉFAITE DE MARIGNAN	278
ZWINGLE RENCONTRE ÉRASME À BÂLE ET S'ATTACHE À LUI	278
ZWINGLE SUR LES CHAMPS DE LA BATAILLE DE MARIGNAN	280
ZWINGLE EST RETIRÉ DE L'AGITATION POLITIQUE DE GLARIS	282
ZWINGLE À EINSIDLEN	285
ZWINGLE SE RESSOURCE À L'ABBAYE D'EINSIDLEN	285
ZWINGLE ANNONCE LE SALUT À NOTRE-DAME DES ÉRMITES	287
ZWINGLE FACE AUX PARTISANS DE ROME	290

ZWINGLE NE PEUT COMPTER SUR LES CHEFS DE L'ÉGLISE	290
LES INDULGENCES DE SAMSON ET LA CHARITÉ DE ZWINGLE	291
ZWINGLE EST NOMMÉ PRÊTRE À ZURICH	294
ZWINGLE EST VIVEMENT RECOMMANDÉ PAR MYCONIUS	294
LA CANDIDATURE DE ZWINGLE EST EN BONNE VOIE	294
ZWINGLE CONFESSE SES FAUTES	295
ZWINGLE EST ÉLU	296
ZURICH EST PROPICE À LA DIFFUSION DE L'ÉVANGILE EN SUISSE	296
ZWINGLE VEUT EXPOSER L'ÉCRITURE AUX FIDÈLES	298
LES PRÉDICATIONS DE ZWINGLE ATTIRENT LES FOULES	300
ZWINGLE APPRÉCIÉ DANS SON MINISTÈRE PASTORAL	302
LE TRAFIC DES INDULGENCES FACE À L'INFLUENCE DE ZWINGLE	305
LE MOINE SAMSON S'ENRICHIT DANS LES VILLES HÉLVÉTIQUES	305
LE DOYEN DE BREMGARTEN, BULLINGER, S'OPPOSE À SAMSON	307
SAMSON ET SES INDULGENCES SONT REJETÉS À ZURICH	309
ZWINGLE SURVIT À LA PESTE	311
ZWINGLE SE REND AUPRÈS DES MALADES DE LA PESTE À ZURICH	311
ZWINGLE EST LUI-MÊME ATTEINT ET PRÊT DE MOURIR	312
ZWINGLE SE RÉTABLIT PEU À PEU	315
MYCONIUS DOIT QUITTER ZURICH POUR LUCERNE	317
CAPITON ET HÉDION À BÂLE ET APPARITION DE CONRAD GREBEL	318
CE QU'ENSEIGNE ZWINGLE	322
ZWINGLE ET LUTHER, UNITÉ ET DIVERSITÉ	322
JÉSUS-CHRIST, L'ESSENCE DE LA DOCTRINE DE ZWINGLE	324
LA VOIX DE ZWINGLE EST ENTENDUE EN SUISSE	326
L'ARRÊTÉ DU CONSEIL DE ZURICH ET LE MARTYR DE SCHAFFHOUSE	328
L'ÉVANGILE PROGESSE EN SUISSE	330
ZWINGLE FORTIFIE HALLER À BERNE	330
MYCONIUS EST TAXÉ DE LUTHÉRIEN ET MANACÉ À LUCERNE	331
ZWINGLE TROUVE SON FUTUR SUCCESSEUR DANS LE JEUNE BULLINGER	332
L'ORGUEILLEUX ROUBLI ET L'HUMBLE WISSEMBURGER À BÂLE	334
ZWINGLE S'ÉLÈVE CONTRE L'ENRÔLEMENT DES SOLDATS SUISSES	335
ZWINGLE FACE AUX OFFICIERS DE L'ÉVÊQUE DE CONSTANCE	337

LES VIANDES PENDANT LE CARÊME	337
LES DÉPUTÉS DE L'ÉVÊQUE PRÊCHENT CONTRE ZWINGLE À ZURICH	338
ZWINGLE SE JUSTIFIE PUBLIQUEMENT	340
HOSTILITÉ GRANDISSANTE CONTRE ZWINGLE	344
LA LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE CONSTANCE ET L'ARRÊTÉ DE LA DIÈTE HELVÉTIQUE	344
LE CONSEIL DE ZURICH IMPOSE DE NE PRÊCHER QUE L'ÉVANGILE	346
ZWINGLE EST HAÏ PAR LES AMIS DU SERVICE ÉTRANGER	348
QUELQUES RENFORTS DE LA RÉFORMATION SUISSE	350
LE FRANÇAIS FRANÇOIS LAMBERT PARAÎT À ZURICH	350
L'APPEL DE L'ÉVANGILE ENTENDU À LUCERNE	351
LE DRAME SATIRIQUE DE MANUEL	352
PROGRÈS DE L'ÉVANGILE À BERNE, À APPENZELL ET EN RHÉTIE	357
ZWINGLE REJETTE LE CÉLIBAT IMPOSÉ ET SE MARIE	358
LA REQUÊTE DES RÉFORMATEURS D'EINSIDLEN	361
L'APPEL ÉVANGÉLIQUE DES HOMMES D'EINSIDLEN	361
LA DÉMARCHE SUSCITE LA COLÈRE	364
OSWALD MYCONIUS EST BANNI DE LUCERNE	368
ZWINGLE VOIT S'APPROCHER LA PERSÉCUTION	370
ANNEXES	374
REPERE CHRONOLOGIQUE	374
REPERES GEOGRAPHIQUES	379

LIVRE I

LA DISPUTE DE LEIPZIG

(1519)

LUTHER ACCEPTE DE GARDER LE SILENCE

LA MISSION DE KARL VON MILTITZ (1490 - 1529)

Les dangers s'étaient accumulés autour de Luther et de la Réformation. L'appel du docteur de Wittemberg à un concile général était un nouvel attentat envers la puissance papale. Une bulle de Pie II avait prononcé la grande excommunication contre les empereurs même qui oseraient se rendre coupables d'une telle révolte. Frédéric de Saxe, peu affermi encore dans la doctrine évangélique, était prêt à renvoyer Luther de ses États¹. Un nouveau message de Léon X aurait donc jeté le réformateur au milieu d'étrangers qui eussent craint de se compromettre en recevant un moine que Rome avait maudit. Et si même l'épée de quelques nobles se fût élevée pour le défendre, ces simples chevaliers, méprisés des puissants princes de l'Allemagne eussent dû bientôt succomber dans leur hasardeuse entreprise.

Mais au moment où tous les courtisans de Léon X le poussaient à des mesures de rigueur, et où un dernier coup eût fait tomber son adversaire en ses mains, ce pape changea subitement de conduite et entra dans des voies de conciliation et d'apparente douceur². On peut dire sans doute qu'il se fit illusion sur les dispositions de l'Électeur, et les crut plus favorables à Luther qu'elles ne l'étaient en réalité ; on peut admettre que la voix publique, l'esprit du siècle, ces puissances toutes nouvelles alors, lui parurent entourer le réformateur d'un inaccessible boulevard ; on peut supposer, comme l'a fait un de ses historiens³, qu'il suivit les mouvements de son jugement et de son cœur qui inclinait à la douceur et à la modération ; mais cette nouvelle manière d'agir de Rome, dans un tel moment, est si étrange, qu'il est impossible d'y méconnaître une plus haute et plus puissante main.

Un noble saxon, chambellan du pape et chanoine de Mayence, de Trèves et de Meissen, se trouvait alors à la cour de Rome. Il avait su s'y faire valoir. Il s'était vanté d'être un peu parent des princes saxons, en sorte que les courtisans romains lui donnaient quelquefois le titre de duc de Saxe. En Italie, il étalait sottement sa noblesse germanique ; en

¹ Lettre de l'Électeur à son envoyé à Rome. L. *Op.* (L. XVII, p. 298).

² « *Rationem agendi prorsus oppositam inire statuit.* » (Cardinal Pallavicini, Hist. Concil. Trid. Vol. I, p.51).

³ **VIE DE LEON X** par Roscoe. Vol. IV, p.2.

Allemagne, il imitait gauchement les manières et l'élégance italiennes. Il aimait le vin¹, et son séjour à la cour de Rome avait accru ce vice. Cependant les courtisans romains fondaient sur lui de grandes espérances. Son origine allemande, ses manières insinuanes, son habileté dans les affaires, tout leur faisait espérer que Charles de Miltitz (c'était son nom) réussirait à arrêter par sa prudence la puissante révolution qui menaçait d'ébranler le monde.

Il importait de cacher le véritable objet de la mission du chambellan romain. On y réussit sans peine. Quatre ans auparavant, le pieux Électeur avait fait demander au pape la rose d'or. Cette rose, la plus belle des fleurs, représentait le corps de Jésus Christ ; elle était consacrée chaque année par le souverain pontife et offerte à l'un des premiers princes de l'Europe. On résolut de l'envoyer cette fois à l'Électeur. Miltitz partit, chargé d'examiner l'état des affaires et de gagner Spalatin et Pfeffinger, conseillers de l'Électeur. Il avait pour eux des lettres particulières. En cherchant à se concilier ainsi ceux qui entouraient le prince, Rome espérait devenir bientôt maîtresse de son redoutable adversaire.

Arrivé en Allemagne au mois de décembre 1518, le nouveau légat s'appliqua, sur sa route, à sonder l'opinion publique. A son grand étonnement, il remarqua, partout où il s'arrêta, que la plupart des habitants étaient pour la Réformation². On parlait de Luther avec enthousiasme. Pour une personne favorable au pape, il en trouvait trois favorables au réformateur³. Luther nous a conservé un trait de sa mission. « *Que pensez-vous du siège de Rome ?* » demandait souvent le légat à des hôtes et à des servantes d'auberge. Un jour, l'une de ces pauvres femmes lui répondit naïvement : « *Vraiment, nous ne savons si les sièges que vous avez à Rome sont de pierre ou de bois.* »⁴ »

Le seul bruit de l'arrivée du nouveau légat remplit la cour de l'Électeur, l'université, la ville de Wittemberg et toute la Saxe, de soupçons et de méfiance. « *Grâce à Dieu, Martin respire encore,* » écrivait Mélanchthon

¹ « *Nec ab usu immoderato vini abstinuit.* » (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. I, p.69).

² « *Sciscitatus perviam Miltitzius quam esset in æstimatione Lutherus...sensit de eo cum admiratione homines loqui.* » (Ibid., p.51).

³ « *Ecce ubi unum pro papa stare inveni, tres pro te contra papam stabant.* » (L. Op. lat., in Præf.)

⁴ « *Quid nos scire possumus quales vos Romæ habeatis sellas, ligneasne en lapideas ?* » (Ibid.)

effrayé¹. On assurait que le chambellan romain avait reçu l'ordre de s'emparer de Luther par ruse ou par violence. On recommandait de tous côtés au docteur de se tenir en garde contre les embûches de Miltitz. « *Il arrive, lui disait-on, pour se saisir de vous et vous livrer au pape. Des personnes dignes de foi ont vu les brefs dont il est porteur. - J'attends la volonté de Dieu* » répondit Luther².

En effet, Miltitz arrivait chargé de lettres adressées à l'Électeur, à ses conseillers, aux évêques et au bourgmestre de la ville de Wittemberg. Il était muni de 70 brefs apostoliques. Si les flatteries et les faveurs de Rome atteignaient leur but, si Frédéric livrait Luther entre ses mains, ces 70 brefs devaient, en quelque sorte, lui servir de passeports. Il voulait en produire et en afficher un dans chacune des villes qu'il aurait à traverser, et il espérait réussir ainsi à traîner sans opposition son prisonnier jusqu'à Rome³.

Le pape semblait avoir pris toutes ses mesures. Déjà à la cour électorale, on ne savait plus quel parti prendre. On eût résisté à la violence ; mais qu'opposer au chef de la chrétienté, parlant avec tant de douceur et une si grande apparence de raison ? Ne serait-il pas à propos, disait-on, de cacher Luther quelque part, jusqu'à ce que l'orage fût passé ? ... Un événement imprévu vint sortir Luther, l'Électeur et la Réformation de cette situation difficile. L'aspect du monde changea tout à coup.

LE DÉCÈS DE L'EMPEREUR BOUSCULE LES PLANS DE MILTITZ

Le 12 janvier 1519, Maximilien, empereur d'Allemagne mourut. Frédéric de Saxe, conformément à la constitution germanique, devint administrateur de l'Empire. Dès lors l'Électeur ne craignit plus les projets des nonces. Des intérêts nouveaux vinrent agiter la cour de Rome, la forcèrent à user de ménagement dans ses négociations avec Frédéric, et arrêterent le coup que méditaient sans doute Miltitz et de Vio.

¹ « *Martinus noster, Deo gratias, adhuc spirat.* » (Corpus reformationum edidit Bretschneider. I, 61).

² « *Expecto consilium Dei.* » (L. Ep. I, p.191).

³ « *Per singula oppida affigeret unum, et ita tutus me perdiceret Romam.* » (L. Op. lat., in Præf.)

Le pape avait un vif désir d'éloigner Charles d'Autriche, déjà roi de Naples, du trône impérial. Il pensait qu'un roi, son voisin, était plus à craindre qu'un moine d'Allemagne. Désireux de s'assurer l'Électeur, qui, en cette affaire, pouvait lui être d'un grand secours, il résolut de donner quelque relâche au moine, pour mieux s'opposer au roi ; mais l'un et l'autre firent des progrès malgré lui. Ainsi changea Léon X.

Une autre circonstance vint encore détourner l'orage suspendu sur la Réformation. Des troubles politiques éclatèrent aussitôt après la mort de l'Empereur. Au sud de l'Empire, la confédération souabe voulait punir Ulric de Wurtemberg, qui lui était devenu infidèle. Au nord, l'évêque de Hidesheim se jetait, les armes à la main, sur l'évêché de Minden et sur les terres du duc de Brunswick. Comment, au milieu de ces agitations, les grands du siècle auraient-ils pu attacher quelque importance à une dispute sur la rémission des péchés ? Mais Dieu fit surtout servir aux progrès de la Réforme la réputation de sagesse de l'Électeur, devenu vicaire de l'Empire, et la protection qu'il accordait aux nouveaux docteurs. *« La tempête suspendit ses fureurs, dit Luther ; l'excommunication papale commença à tomber dans le mépris. A l'ombre du vicariat de l'Électeur, l'Évangile se répandit au loin, et il en résulta un grand dommage pour le papisme¹. »*

D'ailleurs, pendant un interrègne, les défenses les plus sévères perdaient naturellement de leur force. Tout devenait plus libre et plus facile. Le rayon de liberté qui vint luire sur ces commencements de la Réforme, développa puissamment cette plante encore délicate, et l'on put reconnaître dès lors combien la liberté politique serait favorable aux progrès du christianisme évangélique.

MILTITZ DEMANDE UNE RÉTRACTATION À LUTHER

Miltitz, arrivé en Saxe déjà avant la mort de Maximilien, s'était empressé de se rendre auprès de son ancien ami Spalatin ; mais à peine avait-il commencé ses plaintes contre Luther, que le chapelain avait éclaté contre Tezel. Il avait instruit le nonce des mensonges et des blasphèmes du vendeur d'indulgences, et lui avait déclaré que toute l'Allemagne attribuait au dominicain la division qui déchirait l'Église.

¹ « *Tunc desiit paululum sævire tempestas...* » (L. Op. lat., in Præf.)

Miltitz avait été étonné. D'accusateur il était devenu accusé. Ce fut sur Tezel que se porta alors toute sa colère. Il le somma de se rendre à Altenbourg pour se justifier devant lui.

Le dominicain, aussi lâche que fanfaron, craignant le peuple que ses fraudes avaient irrité, avait cessé de courir les villes et les campagnes, et se tenait caché à Leipzig, dans le collège de Saint-Paul. Il pâlit en recevant la lettre de Miltitz. Rome même l'abandonne ; elle le menace, elle le condamne ; elle veut le tirer du seul asile où il se croit en sûreté, et l'exposer à la colère de ses ennemis ... Tezel refusa de se rendre à l'invitation du nonce. « *Certes, écrivit-il à Miltitz le 31 décembre 1518, je ne regretterais pas la peine du voyage si je pouvais sortir de Leipzig sans péril pour ma vie ; mais l'augustin Martin Luther a tellement ému et soulevé les hommes puissants contre moi, que je ne suis en sûreté nulle part. Un grand nombre de partisans de Luther ont juré ma mort. Je ne puis donc me rendre vers vous*¹. » Il y avait un contraste frappant entre ces deux hommes, que renfermaient alors le collège de Saint Paul à Leipzig et le cloître des augustins à Wittemberg. Le serviteur de Dieu montrait un courage intrépide en présence du danger, le serviteur des hommes une méprisable lâcheté.

Miltitz avait ordre d'employer d'abord les armes de la persuasion ; et ce n'était que si cette voie ne réussissait pas qu'il devait produire ses 70 brefs, et faire en même temps usage de toutes les faveurs romaines pour porter l'Électeur à réprimer Luther. Il témoigna donc le désir d'avoir une entrevue avec le réformateur. Leur ami commun, Spalatin, offrit sa maison pour cet usage, et Luther quitta Wittemberg le 2 ou le 3 janvier, pour se rendre à Altenbourg.

Miltitz épuisa dans cette entrevue toutes les finesses d'un diplomate et d'un courtisan romain. A peine Luther fut-il arrivé, que le nonce s'approcha de lui avec de grandes démonstrations d'amitié. « *Oh ! pensa Luther, comme sa violence s'est changée en douceur ! Ce nouveau Saul venait en Allemagne, armé de plus de 70 brefs apostoliques, pour me conduire vivant et chargé de chaînes dans l'homicide Rome ; mais le Seigneur l'a renversé en chemin*². »

¹ Löschner. II, 567.

² « *Sed per viam a Domino prostratus... mutavit violentiam in benevolentiam fallacissime simulatam.* » (L. Ep. I, p.206)

« *Cher Martin, lui dit le chambellan du pape, d'une voix caressante, je croyais que vous étiez un vieux théologien, qui, assis tranquillement derrière son poêle, avait des quintes théologiques, mais je vois que vous êtes encore un jeune homme, et dans vos meilleurs années¹. Savez-vous, continua-t-il en prenant un ton plus grave, que vous avez enlevé le monde entier au pape, et que vous vous l'êtes attaché² ?* » Miltitz n'ignorait pas que c'est en flattant l'orgueil des hommes qu'on réussit le mieux à les séduire ; mais il ne connaissait pas celui auquel il avait affaire. « *Quand j'aurais une armée de 25 000 hommes, ajouta-t-il, je n'entreprendrais vraiment pas de vous enlever de ce pays et de vous conduire à Rome³.* » Rome, malgré sa puissance, se sentait faible devant un pauvre moine ; et le moine se sentait fort devant Rome. « *Dieu arrête sur le rivage les flots de la mer, disait Luther, et il les arrête ... avec du sable⁴.* »

Le nonce, croyant avoir ainsi préparé l'esprit de son adversaire, poursuivit en ces termes : « *Bandez vous-même la plaie que vous avez faite à l'Église, et que seul vous pouvez guérir. Gardez-vous, ajouta-t-il en laissant couler quelques larmes, gardez-vous d'exciter une tempête qui causerait la ruine de la chrétienté⁵.* » Puis il en vint peu à peu à insinuer qu'une rétractation pouvait seule réparer le mal ; mais il adoucissait aussitôt ce que ce mot pouvait avoir de choquant, en donnant à entendre à Luther qu'il avait pour lui la plus haute estime, et en s'emportant contre Tezel. Le filet était tendu d'une main habile : comment ne pas y être pris ? « *Si l'archevêque de Mayence m'avait parlé ainsi dès le commencement, dit plus tard le réformateur, cette affaire n'aurait pas fait tant de bruit⁶.* »

Luther prit alors la parole, et exposa avec calme, mais avec dignité et avec force, les justes plaintes de l'Église ; il exprima toute son indignation contre l'archevêque de Mayence, et se plaignit noblement de la manière indigne dont Rome l'avait traité, malgré la pureté de ses intentions.

¹ « *O Martine, ego credebam te esse senem aliquem theologum, qui post fornacem sedens...* » (L. Op. lat., in Præf.)

² « *Quod orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim.* » (L. Ep. I, p.231)

³ « *Si haberem 25 millia armatorum, non confiderem te posse a me Romam perducere.* » (L. Op. lat., in Præf.)

⁴ L. Op. (W.) XXII.

⁵ « *Profusis lacrymis, ipsum oravit ne tam perniciosam christiano generi tempestatem cieret.* » (Pallavicini, I, 52)

⁶ « *Non evasisset res in tantum tumultum.* » (L. Op. lat., in Præf.)

Miltitz, qui ne s'était pas attendu à un langage aussi ferme, sut cependant maîtriser sa colère.

« Je vous offre, reprit Luther, de garder à l'avenir le silence sur ces matières et de laisser cette affaire mourir d'elle-même¹, pourvu que de leur côté mes adversaires se taisent ; mais si l'on continue à m'attaquer, bientôt d'une petite querelle naîtra un combat sérieux. Mes armes sont toutes prêtes. – Je ferai plus encore, ajouta-t-il un instant après, j'écirai à Sa Sainteté, pour reconnaître que j'ai été un peu trop violent, et pour lui déclarer que c'est comme un enfant fidèle de l'Église, que j'ai combattu des prédications qui attiraient sur elle les moqueries et les injures du peuple ; je consens même à publier un écrit dans lequel j'inviterai tous ceux qui lisent mes livres à ne point y voir d'attaques contre l'Église romaine, et à lui demeurer soumis. Oui, je suis disposé à tout faire et à tout supporter ; mais quant à une rétractation, ne l'espérez jamais de moi. »

Miltitz comprit au ton décidé de Luther que le plus sage était de paraître satisfait de ce que le réformateur voulait bien promettre. Il proposa seulement qu'on prît un archevêque pour arbitre de quelques points qu'il y aurait à débattre. *« Soit, dit Luther ; mais je crains fort que le pape ne veuille pas accepter un juge ; dans ce cas, je n'accepterai pas non plus le jugement du pape, et alors la lutte recommencera. Le pape composera le texte, et moi j'en ferai le commentaire. »*

LUTHER S'ENGAGE PLUTÔT À GARDER LE SILENCE

Ainsi se termina la première entrevue de Luther et de Miltitz. Ils en eurent une seconde dans laquelle la trêve ou plutôt la paix fut signée. Luther fit aussitôt part à l'Électeur de ce qui s'était passé. *« Sérénissime prince et très gracieux seigneur, lui écrivit-il, je m'empresse de faire connaître très humblement à Votre Altesse électorale, que Charles de Miltitz et moi sommes tombés d'accord, et avons terminé l'affaire en arrêtant les deux articles suivants :*

Premièrement : Il est défendu aux deux partis de prêcher, d'écrire et d'agir davantage quant à la dispute qui s'est élevée.

Secondement : Miltitz fera immédiatement connaître au saint père l'état des choses. Sa Sainteté ordonnera à un évêque éclairé de s'enquérir de l'affaire, et d'indiquer les articles erronés que je dois rétracter. Si l'on me prouve que je

¹ *« Und die Sache sich zu Tode bluten. » (L. Ep. I, 207)*

suis dans l'erreur, je me rétracterai volontiers, et je ne ferai plus rien qui puisse nuire à l'honneur ni à l'autorité de la sainte Église romaine¹. »

L'accord ainsi fait, Miltitz parut tout joyeux. « *Depuis 100 ans, s'écria-t-il, aucune affaire n'a causé plus de souci que celle-ci aux cardinaux et aux courtisans romains. Ils auraient donné 10 000 ducats plutôt que de consentir à ce qu'elle durât plus longtemps². »*

Le chambellan du pape n'épargnait aucune démonstration auprès du moine de Wittemberg. Tantôt il témoignait de la joie, tantôt il versait des larmes. Cet étalage de sensibilité toucha peu le réformateur ; mais il se garda de faire connaître ce qu'il en pensait. « *Je n'eus pas l'air de comprendre ce que signifiait ces larmes de crocodile³. »* dit-il. On prétend que le crocodile pleure quand il ne peut saisir sa proie.

Miltitz invita Luther à souper ; le docteur accepta. Son hôte mit de côté la roideur attribuée à sa charge, et Luther se laissa aller à la gaieté de son caractère. Le repas fut joyeux⁴, et le moment de se séparer étant venu, le légat tendit les bras au docteur hérétique, et le baisa⁵. « *Baiser de Judas* » pensa Luther. « *J'eus l'air, écrivit-il à Staupitz, de ne pas comprendre toutes ces manières italiennes⁶. »*

Ce baiser devait-il véritablement réconcilier entre elles Rome et la Réforme naissante ? Miltitz l'espérait et s'en réjouissait, car il voyait de plus près que les courtisans de Rome les terribles suites que la Réformation pouvait avoir pour la papauté. Si Luther et ses adversaires se taisent, se disait-il, la dispute sera finie, et Rome, en faisant naître des circonstances favorables regagnera toute son ancienne influence. Il semblait donc qu'on fût bien près de la fin du débat. Rome avait tendu les bras, et le réformateur paraissait s'y être jeté ; mais cette œuvre était, non d'un homme, mais de Dieu. L'erreur de Rome a été de voir la querelle d'un moine, là où il y avait un réveil de l'Église. Les baisers d'un chambellan du pape ne pouvaient pas arrêter le renouvellement de la chrétienté.

¹ L. Ep. I, 209.

² « *Ab integro jam seaculo nullum negotium Ecclesiæ contigisse quod majore milli sollicitudinem incussisset.* » (Pallavicini, tom. I, p.52)

³ « *Ego dissimulabam has crocodili lacrymas a me intelligi.* » (L. Ep. I, 216)

⁴ « *Atque vesperi, me accepto, convivio lætati sumus.* » (Ibid. 231)

⁵ « *Sic amice discessimus, etiam cum osculo (Judæ scilicet).* » (Ibid. 216)

⁶ « *Has italitates.* » (L. Ep. I, 231)

Miltitz, fidèle à l'accord qu'il venait de conclure, se rendit d'Altenbourg à Leipzig, où se trouvait Tezel. Il n'était pas besoin de lui fermer la bouche ; car, plutôt que de parler, il se fût caché, s'il l'eût pu, dans les entrailles de la terre ; mais le nonce voulait décharger sur lui sa colère. A peine arrivé à Leipzig, Miltitz fit citer le malheureux Tezel. Il l'accabla de reproches, l'accusa d'être l'auteur de tout le mal, et le menaça de l'indignation du pape¹. Ce n'était pas assez. L'agent de la maison Fugger, qui se trouvait alors à Leipzig, fut confronté avec lui. Miltitz présenta au dominicain les comptes de cette maison, les papiers qu'il avait lui-même signés, et lui prouva qu'il avait dépensé inutilement ou volé des sommes considérables ... Le malheureux, que rien n'épouvantait au jour de ses triomphes, fut accablé sous ces justes accusations ; il tomba dans le désespoir ; sa santé s'altéra ; il ne savait plus où cacher sa honte. Luther apprit le misérable état de son ancien adversaire, et seul il en fut touché. « *J'ai pitié de Tezel* » écrivait-il à Spalatin². Il ne s'en tint pas à ces paroles. Ce n'était pas l'homme qu'il avait haï, c'était ses mauvaises actions. Au moment où Rome l'accablait de sa colère, il lui écrivit une lettre pleine de consolations. Mais tout fut inutile. Tezel, poursuivi par les remords de sa conscience, effrayé par les reproches de ses meilleurs amis, et redoutant la colère du pape, mourut misérablement quelque temps après. On crut que la douleur avait causé sa mort³.

Luther, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Miltitz, écrivit, le 3 mars, au pape la lettre suivante : « *Bienheureux Père ! que Votre Béatitude daigne tourner ses oreilles paternelles, qui sont comme celles de Christ même, vers votre pauvre brebis, et écouter avec bonté son bêlement. Que ferai-je, très saint Père ? Je ne puis supporter l'éclat de votre colère, et je ne sais comment y échapper. On me demande de me rétracter. Je me hâterais de le faire, si cela pouvait conduire au but que l'on se propose. Mais les persécutions de mes adversaires ont répandu au loin mes écrits, et ils sont trop profondément gravés dans les cœurs, pour qu'il soit possible de les en retirer. Une rétractation ne ferait que déshonorer toujours plus l'Église de Rome, et placer sur les lèvres de tous un cri d'accusation contre elle. Très saint Père ! Je le déclare en présence de Dieu et toutes les créatures ; je n'ai jamais voulu et je ne veux point encore porter atteinte, par la force ou par la ruse, à la puissance de l'Église romaine, ni à celle de Votre Sainteté. Je reconnais que rien dans le*

¹ « *Verbis minisque pontificiis ita fregit hominem hactenus terribilem cunctis et imperterritum stentorem.* » (L. Op., in Præf.)

² « *Doleo Tetzeliū...* » (L. Ep. I, 223)

³ « *Sed conscientia indignitate Papæ forte occubuit.* » (L. Op., in Præf.)

*ciel ni sur la terre ne doit être mis au-dessus de cette Église, si ce n'est Christ le Seigneur de tous*¹. »

Ces paroles pourraient paraître étranges, et même répréhensibles, dans la bouche de Luther, si l'on ne se rappelait qu'il vint à la lumière, non d'un seul coup, mais par une marche lente et progressive. Elles témoignent, ce qui est fort important, que la Réformation n'a pas été simplement une opposition à la papauté. Ce n'est pas la guerre faite à telle ou telle forme, ce n'est pas telle ou telle tendance négative qui l'ont accomplie. Une vie nouvelle, une doctrine positive en furent le principe générateur. « *Jésus Christ Seigneur de tous, et qui doit être préféré à tout,* » et à Rome elle-même, comme le dit Luther à la fin de sa lettre, voilà la cause essentielle de la révolution du XVI^{ème} siècle.

Il est probable que quelque temps auparavant, le pape n'eût pas laissé passer inaperçue une lettre où le moine de Wittemberg refusait nettement toute rétractation. Mais Maximilien était mort : on s'occupait du choix de son successeur, et la lettre de Luther fut négligée, au milieu des intrigues politiques qui agitaient alors la ville du pontife.

MILTITZ ÉCHOUÉ À S'EMPARER DE LUTHER

Le réformateur employait mieux son temps que son puissant adversaire. Tandis que Léon X, occupé des intérêts qu'il avait comme prince temporel, mettait tout en œuvre pour écarter du trône un voisin qu'il redoutait, Luther croissait chaque jour en connaissances et en foi. Il étudiait les décrets du pape ; et les découvertes qu'il faisait modifiaient beaucoup ses idées. « *Je lis les décrets des pontifes, écrit-il à Spalatin, et (je le dis à l'oreille) je ne sais si le pape est l'Antéchrist lui-même ou s'il est son apôtre, tellement Christ y est dénaturé et crucifié*². »

Cependant il estimait toujours l'ancienne Église de Rome, et ne pensait point à une séparation. « *Que l'Église romaine, dit-il dans l'explication qu'il avait promise à Miltitz de publier, soit honorée de Dieu par-dessus toutes les autres, c'est ce dont on ne peut douter. Saint Pierre, saint Paul, 46 papes, plusieurs centaines de milliers de martyrs, ont répandu leur sang dans son sein et y ont vaincu l'enfer et le monde, en sorte que le regard de Dieu repose particulièrement sur elle. Quoique tout s'y trouve maintenant en un bien triste état, ce n'est pas un motif pour se séparer d'elle. Au contraire, plus*

¹ « *Præter unum Jesum Christum, Dominum omnium.* » (L. Ep. I, p.234)

² « *Nescio an papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus.* » (L. Ep. I, 239)

les choses y vont mal, plus on doit lui demeurer attaché ; car ce n'est pas par la séparation qu'on la rendra meilleure. Il ne faut pas abandonner Dieu à cause du diable, et les enfants de Dieu qui se trouvent encore à Rome, à cause de la multitude des méchants. Il n'y a aucun péché, aucun mal, qui doive détruire la charité, ni rompre l'unité. Car la charité peut toute chose, et rien n'est difficile à l'unité¹. »

Ce ne fut pas Luther qui se sépara de Rome : ce fut Rome qui se sépara de Luther, et qui rejeta ainsi la foi de l'Église catholique dont il était alors le représentant. Ce ne fut pas Luther qui enleva à Rome son pouvoir, et qui fit descendre son évêque d'un trône usurpé ; les doctrines qu'il annonçait, la parole des apôtres que Dieu manifestait de nouveau dans l'Église universelle avec un grand pouvoir et une admirable pureté, purent seules prévaloir contre cette puissance, qui depuis des siècles asservissait l'Église.

Ces déclarations de Luther, publiées à la fin de février, ne satisfaisaient point encore Miltitz et de Vio. Ces deux vautours, ayant l'un et l'autre manqué leur proie, s'étaient retirés dans les murs antiques de Trèves. Là, secondés par le prince-archevêque, ils espéraient atteindre ensemble le but que chacun d'eux avait manqué isolément. Les deux nonces comprenaient qu'il n'y avait plus rien à attendre de Frédéric, revêtu dans l'Empire du pouvoir suprême. Ils voyaient que Luther persistait à refuser toute rétractation. Le seul moyen de réussir était de soustraire le moine hérétique à la protection de l'Électeur et de l'attirer près d'eux. Quand une fois le réformateur sera à Trèves, dans un Etat soumis à un prince de l'Église, il sera bien habile s'il en sort sans avoir pleinement satisfait aux exigences du souverain pontife. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. « *Luther, dit Miltitz à l'électeur-archevêque de Trèves, a accepté Votre Grâce comme arbitre. Appelez-le donc devant vous.* » L'électeur de Trèves écrivit en conséquence, le 3 mai, à l'électeur de Saxe, pour le prier de lui envoyer Luther. De Vio, et ensuite Miltitz lui-même, écrivirent aussi à Frédéric, pour lui annoncer que la rose d'or était arrivée à Augsbourg chez les Fugger. C'était, pensaient-ils, le moment de frapper le coup décisif.

Mais les choses sont changées ; ni Frédéric, ni Luther ne se laissent ébranler. L'Électeur a compris sa nouvelle position. Il ne craint plus le pape ; bien moins encore craint-il ses serviteurs. Le réformateur, voyant Miltitz et de Vio réunis, devine le sort qui l'attend, s'il se rend à leur

¹ L. Op. L. XVII, 224.

invitation. « *Partout, dit-il, et de toute manière, on cherche ma vie¹.* » D'ailleurs il a demandé que le pape se prononce, et le pape tout occupé de couronnes et d'intrigues, n'a point parlé. Luther écrivit à Miltitz : « *Comment pourrais-je me mettre en route sans un ordre de Rome, au milieu des troubles dont l'Empire est agité ? Comment affronter tant de périls, et m'exposer à des dépenses si considérables, moi le plus pauvre des hommes ?* »

L'électeur de Trèves, homme sage, modéré, ami de Frédéric, voulait ménager celui-ci. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de se mêler de cette affaire, à moins d'y être positivement appelé. Il convint donc avec l'électeur de Saxe qu'on en renverrait l'examen à la prochaine diète, et ce ne fut que deux ans plus tard, à Worms, qu'elle s'assembla.

LES ÉCRITS DE LUTHER SE RÉPANDENT EN EUROPE

Tandis qu'une main providentielle écartait l'un après l'autre tous les dangers qui menaçaient Luther, celui-ci s'avancait avec courage vers un but qu'il ignorait lui-même. Sa réputation grandissait ; la cause de la vérité se fortifiait ; le nombre des étudiants de Wittemberg augmentait, et parmi eux se trouvaient les jeunes hommes les plus distingués de l'Allemagne. « *Notre ville, écrivait Luther, peut à peine recevoir tous ceux qui y arrivent ;* » et dans une autre occasion : « *Le nombre des étudiants augmente excessivement et comme une eau qui déborde².* »

Mais déjà ce n'était plus en Allemagne seulement que la voix du réformateur se faisait entendre. Elle avait passé les frontières de l'Empire, et commençait à ébranler, parmi les divers peuples de la chrétienté, les fondements de la puissance romaine. Frobénius, fameux imprimeur de Bâle, avait publié la collection des œuvres de Luther. Elle se répandit avec rapidité. A Bâle, l'évêque lui-même applaudissait à Luther. Le cardinal de Sion, après avoir lu ses ouvrages, s'écriait avec un peu d'ironie, en jouant sur son nom : « *O Luther, tu es un véritable Luther !* » (un véritable purificateur, *Lauterer*)

Érasme se trouvait à Louvain quand les écrits de Luther parvinrent dans les Pays-Bas. Le prieur des augustins d'Anvers, qui avait étudié à Wittemberg, et qui, d'après le témoignage d'Érasme, possédait le vrai christianisme primitif, d'autres Belges encore, les lurent avec avidité.

¹ « *Video ubique, undique, quocumque modo, animam meam quæri.* » (L. Ep. I, 274. 16 mai)

² « *Sicut aqua inundans.* » (L. Ep. I, p. 278 et 279)

Mais ceux qui ne cherchaient que leurs intérêts, dit le savant de Rotterdam, et qui nourrissaient le peuple de contes de vieilles femmes, firent éclater un sombre fanatisme. « *Je ne saurais vous dire, écrit Érasme à Luther, les émotions, les agitations vraiment tragiques, auxquelles vos écrits ont donné lieu*¹. »

Frobénius envoya 600 exemplaires de ces ouvrages en France et en Espagne. On les vendit publiquement à Paris. Les docteurs de la Sorbonne les lurent alors, à ce qu'il paraît, avec approbation. Il était temps, dirent plusieurs d'entre eux, que ceux qui s'occupent des saintes lettres parlissent avec une telle liberté. En Angleterre, ces livres furent reçus avec plus d'empressement encore. Des négociants espagnols les firent traduire en leur langue, et envoyer d'Anvers dans leur patrie. « *Certainement ces négociants étaient de sang maure.* » dit Pallavicini².

Calvi, savant libraire de Pavie, porta en Italie un grand nombre d'exemplaires de ces livres, et les répandit dans toutes les villes transalpines. Ce n'était point l'amour du gain qui animait cet homme de lettres, mais le désir de contribuer au réveil de la piété. La force avec laquelle Luther soutenait la cause de Christ le pénétrait de joie. « *Tous les hommes savants de l'Italie, écrivait-il, se joindront à moi, et nous vous enverrons des vers composés par nos écrivains les plus distingués.* »

Frobénius, en faisant parvenir à Luther un exemplaire de cette publication, lui raconta toutes ces réjouissantes nouvelles, et ajouta : « *J'ai vendu tous les exemplaires, excepté 10, et je n'ai jamais fait une si bonne affaire.* » D'autres lettres encore exprimaient à Luther la joie que causaient ses ouvrages. « *Je me réjouis, dit-il, de ce que la vérité plaît si fort, bien qu'elle parle si peu de science et d'une manière si barbare*³. »

Tel fut le commencement du réveil dans les divers pays de l'Europe. Si l'on en excepte la Suisse et même la France, où l'Évangile s'était déjà fait entendre, l'arrivée des écrits du docteur de Wittemberg forme partout la première page de l'histoire de la Réformation. Un imprimeur de Bâle répandit ces premiers germes de la vérité. Au moment où le pontife romain pense étouffer l'œuvre en Allemagne, elle commence en France,

¹ « *Nulla sermone consequi queam quas tragœdias hic excitarint tui libelli...* » (Erasm. Ep. VI, 4)

² « *Maurorum stirpe prognatis.* » (Pallav. I, 91)

³ « *In his id gaudeo, quod veritas tam barbare et indocte loquens adeo placet.* » (L. Ep. I, 255)

dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse. Quand Rome abattrait le tronc primitif, qu'importe ? ... les semences sont déjà partout répandues.